

« Ce ne sont pourtant pas des oiseaux de malheur. » Je me tue à me le répéter.

Je comprends comment c'est arrivé.

Nous sommes nées du même ventre.

Je vois le tableau. Nos mères sanglotent devant la télévision. Un président américain, en direct face au monde entier, vient d'être assassiné. Embryons agités dans l'organisme, nous sommes secoués comme des pruniers. Sans le savoir, c'est le seul moment où nous participons à l'Histoire.

Après cela devient une affaire sérieuse.

Après nous venons au monde. Nous grandissons. Nous avons vingt ans. Et ce n'est même pas un événement.

Il y a cet âge digne d'une étiquette : vingt ans dans les années quatre-vingt. Lourd à porter. « La fleur de l'âge », disent les autres. Nous ne savons pas comment en profiter. Impossible de nous en débarrasser. Il faut trouver l'issue; à défaut l'endroit où prendre racine. Et il n'y a rien pour nous aider. Aucune cause à laquelle se dévouer; aucun élan lyrique derrière lequel nous camoufler; une absence totale de révolution. Un calme à mourir.

Puisque aucun mouvement ne nous emporterait dans la mémoire historique, il a bien fallu se débrouiller. Alors

nous nous sommes fabriqué notre idéal personnel. On se l'est inventé. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Nous avons rétréci le monde à la mesure de notre personne. C'était plus commode. C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés.

Pour nous c'était le théâtre. Cela aurait pu être autre chose. Plus tard, c'est devenu autre chose. Mais le point de rencontre géométrique de nos existences fut celui-là : le cours de théâtre Gassenti. Au commencement de la décennie qui vient juste de s'achever.

J'ai vingt-huit ans.

J'habite au cinquième étage d'un immeuble en pierre de taille. Un grand appartement parisien avec vue sur le Champ-de-Mars. Tous les matins je regarde par la fenêtre et c'est l'une des choses dont je ne me lasse pas.

Je suis assise au milieu du salon dans un grand fauteuil de cuir noir. J'appartiens à ce décor d'une bienséance excessive : les murs tendus de soie beige ; la hauteur de plafond ; le blanc et les moulures ; l'art contemporain et les objets d'antiquité ; le mélange savant de l'ancien et du moderne. Aucun détail ne dérange l'harmonie. Un musée. Mon mari fait bien les choses. Je fais partie du monde feutré. Calfeutré.

Dimanche 10 novembre.

J'ai acquis un sens aigu de la correction.

Je sais jouer au bridge. Je fais tous les jours la grasse matinée. Ma robe est signée haute couture. Mes cheveux sont coupés et décolorés. Un rubis serti de diamants scintille à mon annulaire gauche. Les boucles d'oreilles assorties que je porte pour la circonstance me boursouflent la chair des lobes. Mais je ne renoncerai pas à cette touche d'élégance.

Je ressemble à la femme que j'ai toujours rêvé d'être. Je ne peux plus dire le contraire.

J'aime mon mari et j'ai eu deux enfants. Deux fils. Je suis soulagée de ne pas avoir eu de fille.

J'ai contracté l'habitude d'un bonheur sans histoire. Comme une maladie dont on ignore l'origine et qui demeure incurable. Quelquefois je suis vieille.

Il ne faudrait jamais réfléchir. Je le savais bien.

Je suis assise depuis une heure dans ce fauteuil. Mon cœur bat trop fort et j'ai les mains moites. Je crève de trouille en fait. Vraiment ce qui s'appelle la trouille. Quelque chose de plus lâche encore que la peur. J'aurais préféré que rien ne vienne déranger mon existence.

Elles vont bientôt arriver.

Peut-être nous n'aurons rien à nous dire. Depuis le temps. Je leur raconterai mon mari, mes enfants, et puis quoi d'autre. Elles me trouveront changée sans doute. En apparence comme ça. Bon sang. C'est la première fois que je me sens si misérable. Une enveloppe vide. Le résultat d'une somme infinie d'heures creuses. Pourtant j'ai obtenu tout ce que je désirais. C'est vrai. Peut-être n'ai-je pas désiré assez. J'ai dû manquer de courage.

Je suis une enfant gâtée. Enfin pas seulement moi. D'autres ont été plus gâtés que moi. Mais qu'importe. Le résultat est là. Je viens juste de m'en apercevoir.